

**Bradley C. Birkenfeld**

# **LE BANQUIER DE LUCIFER**

**Comment j'ai brisé le secret bancaire suisse  
— Une histoire inédite —**

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Hubert Perdereau

**Max Milo**  
ESSAIS-DOCUMENTS

PROLOGUE

# BOUC ÉMISSAIRE

*« Je crains que des banquiers étrangers,  
à force de ruses et de manœuvres retorses, n'acquièreent  
une emprise totale sur les richesses pléthoriques de l'Amérique  
et ne s'en servent pour corrompre systématiquement la civilisation. »*

Otto von Bismarck, chancelier allemand

le 8 janvier 2010  
Minersville, Pennsylvanie

TOUTES LES ROUTES QUI MÈNENT aux prisons fédérales sont longues. Il n'y a pas d'issue, pas de raccourci pour abrégier le voyage ni apaiser la douleur de l'attente. Tous les trajets ont leurs routes aux virages en épingle à cheveux et leurs autoroutes sans fin. Ce dernier tronçon pourrait être synonyme de bref trajet d'un kilomètre à partir d'un palais de justice, ou de périple de six heures à bord d'un bus aux vitres fumées réservé au transport des prisonniers, mais c'est toujours le prix à payer pour une vie devenue folle, et cela se termine toujours de la même manière.

Pour moi, la route qui mène à l'établissement pénitentiaire fédéral correctionnel de Schuylkill semblait bougrement longue, au point de ne jamais finir, par ce matin glacial. Il n'y avait qu'une heure de voiture pour aller de mon hôtel de Scranton, en Pennsylvanie, à la prison qui se trouvait dans une de ces villes où le temps s'est arrêté depuis longtemps, mais pour moi, cette heure était une année. À l'intérieur de la Lexus, je pouvais voir le souffle de ma respiration et à

l'extérieur, la neige tombait comme un rideau ondulé par le vent, transformant l'asphalte en nappe lisse et risquée. Je voulus prendre le volant moi-même, dans un dernier pied de nez avant de me faire enfermer à double tour, mais l'on m'avait imposé une assignation à résidence, mis un bracelet électronique à la cheville comme logo, et je n'avais plus de voiture. C'est donc mon grand frère Doug, qui fait près d'un mètre quatre-vingt-treize et des poussières, comme moi, qui conduisait pour me faire traverser la tempête. Dans la voiture, je passai mes derniers coups de téléphone, mais la plupart du temps, nous restâmes là, en silence, sans desserrer les dents, en faisant route vers un rendez-vous qu'aucun de nous deux ne voulait honorer.

Je savais que cela allait être dur pour Doug, peut-être encore plus que pour moi. Il était bougrement fier de moi à cause de ce j'avais fait, avoir fait voler en éclats la chape qui recouvrait la plus grande conspiration de fraude fiscale et d'escroquerie bancaire de l'histoire, et il était furieux contre le ministère de la Justice<sup>1</sup>. Doug pensait que je méritais la médaille de la liberté au lieu d'une paire de fers aux pieds. J'essayai de lui dire que tout irait bien.

« Hé, mec, détends-toi », dis-je en regardant ses doigts crispés sur le volant. « Je peux faire trois ans de taule les doigts dans le nez. »

Mais Doug n'y croyait pas. Il était outragé, amer et vindicatif. Et comme il ne servait à rien de faire semblant du contraire, je l'étais aussi.

Je laissais tomber mes forfanteries qui sonnaient faux quand la voiture entama une longue courbe à travers une forêt de pins fardés de neige. Les roues se mirent soudain à perdre contact avec le sol, et la voiture commença à patiner et à se déporter, mais Doug régla cette affaire de dérapage comme un pilote de formule 1 et ne ralentit pas. Il était courbé sur le volant, regardant fixement à travers les essuie-glaces qui battaient la neige en la faisant gicler. Leur bruit me faisait l'effet d'un métronome attaché à une bombe à retardement. C'est peut-être un peu théâtral, mais c'est l'effet qu'il me faisait.

« Vas-y doucement, frangin ». Je tendis la main vers lui et m'accrochai à son épaule. « Je ne suis pas pressé. »

Doug finit par sourire, mais cela ressemblait plutôt à un sourire de tête de mort, et nous reprîmes tous deux notre mutisme et notre attitude renfermée.

D'après ce qu'on dit, quand on est sur le point de mourir de mort violente, on voit toute sa vie défiler devant ses yeux comme dans un cliché instantané. Fort heureusement, je n'ai jamais vécu cela, mais lorsque l'on est sur le point

---

1. Dans le livre, il sera employé indifféremment les termes « ministère de la Justice » ou Département de la Justice » en traduction de Department of Justice (DOJ). (N.d.E.)

d'être enfermé en prison, il se produit un phénomène similaire. Pourtant, en regardant en arrière, j'avais plutôt l'impression d'être à la phase terminale d'une maladie incurable où j'avais tout le temps de repasser par chacune des joies et des peines que j'avais eues, plus toutes les réalisations parfaites que j'avais faites et deux ou trois conneries d'une bêtise abyssale. Ma vie ne défilait pas comme dans un cliché instantané ; elle se déroulait lentement, comme un vieux film sur un projecteur bancal.

Je n'ai pas de regrets et je ne suis pas un fervent adepte des séances d'apitoiement. Mais il y a vraiment des choses que j'aurais changées, j'en ai la certitude absolue. Par exemple, *jamais* je n'aurais fait confiance à mes boss, ces patrons de banques suisses, pour couvrir mes arrières si j'avais su à quel point des principes moraux telle l'intégrité leur étaient étrangers. Et je ne me serais absolument pas tourné vers le ministère de la Justice américain en comptant sur lui pour me protéger, au moment où je lui apportais sur un plateau d'argent le plus grand montage de fraude fiscale de l'histoire. À l'âge mûr de quarante-quatre ans, j'avais toujours foi dans le système judiciaire américain. Eh bien, la vie, c'est apprendre.

Les choses qui occupaient vraiment mon esprit quand nous étions en train de rouler, étaient les choses qui me manqueraient : le style de vie que j'étais arrivé à avoir en suant sang et eau, mes parents et mon frère, mes amis, et ma liberté. Je savais que, maintenant, je serais confronté à un contraste des plus durs : il y aurait désormais le Disneyland de ma vie d'avant, et la Tour de Londres d'après.

Je me penchai en arrière sur le siège et fermai les yeux, en me rappelant mon périple en montagnes russes. Il y a à peine deux ans, je menai une existence que la plupart des hommes peuvent vivre seulement en rêve, et la vision, le souvenir des odeurs et des sensations de cette existence me submergèrent à nouveau, comme une vague chaude des Caraïbes qui retombait sur moi.

Je m'y revois. Me revoilà à Genève, en Suisse, me prélassant, mollement allongé, dans la véranda de mon appartement de luxe au troisième étage d'un immeuble qui surplombait Cours de Rive. De la vapeur s'échappait en volutes d'une tasse d'expresso en porcelaine fine, et les pages orange du *Financial Times* se soulevaient dans la brise du matin. Une montagne de fraises fraîches venant du marché des maraîchers, de l'autre côté de la rue, scintillait sur ma table en marbre, et les tramways suisses, en bas, allaient et venaient comme un petit train électrique de Noël. Le samedi, le voisinage de mon quartier animé, Eaux-Vives, était calme, les cabarets fermaient à l'aube, et j'entendais le pas des chevaux qui faisaient résonner leurs sabots sur les pavés, lointain écho d'une carriole de touristes. La

lumière du soleil faisait étinceler les crêtes enneigées des Alpes suisses, et le jazz de Diana Krall flottait dans l'air que laissaient passer mes grandes portes vitrées.

Ma petite amie exotique brésilienne, Thais, était à l'intérieur, en train de se reposer sur une pile d'oreillers persans. Nous avions tous les deux la gueule de bois, nous étions repus et heureux. Je sentais encore sa peau, aussi douce que de la soie du Népal, et je l'entendais encore m'appeler pour lui apporter quelque chose avec cet accent portugais provocateur qui me faisait fondre :

« *Bradliiii*, reviens au lit. Et prends ce truc que j'aime avec toi. »

C'était encore l'un de ses week-ends mémorables où nous allions sauter dans ma Ferrari 550 Maranello d'un rouge incendiaire pour rouler jusqu'à Zermatt, en la faisant vrombir sur de magnifiques routes de montagne, avec des lunettes de soleil rayonnantes qui surlignaient nos sourires radieux. Mon chalet suisse était perché au sommet d'une ville pittoresque où les voitures étaient interdites, nous avions donc coutume de nous garer dans un petit village voisin au pied de la chaîne de montagnes pour prendre un train à crémaillère et remonter une longue pente raide jusqu'au sommet. Pour finir, après un dernier effort à pied, on arrivait au chalet, à bout de souffle et tout excités, contemplant le Matterhorn à travers les baies vitrées.

Peut-être n'y avait-il là rien d'extraordinaire, à moins d'avoir un faible pour les magnums de champagne Laurent-Perrier, le caviar béluga frais ou les boîtes de cigares Churchill tout juste arrivées par avion de La Havane. À mon avis, c'était bien si on aime les chocolats suisses Frigor, les montres Audemars Piguet, les costumes Brioni et les filles superbes dont le seul souci est de vous plaire et de passer du bon temps. Mais une fois qu'on en a fait le tour, ce qu'il y avait de mieux dans tout ça, c'était que tout était payé *en liquide*.

Après tout, l'argent est la seule chose qui comptait, n'est-ce pas ? C'est pour cela que j'avais fait des études en banque internationale, obtenu un master à l'université de La Tour-de-Peilz et mis les mains dans le cambouis à Genève. C'est pour cela que j'avais opté pour ce job de rêve, si convoité, à l'Union de banques suisses (Union Bank of Switzerland), UBS, la plus grande banque du monde, et la meilleure. Et une fois là-bas, étant le seul Américain d'une troupe d'élite de banquiers privés suisses, j'avais perfectionné mon jeu, en volant en première classe dans le monde entier, en séjournant dans des hôtels cinq étoiles, et en jouant de ma séduction pour amener une pléthore de membres du cercle des 1 % les plus riches du monde à planquer leur fortune dans des comptes numérotés secrets en Suisse (*Swiss numbered accounts*), sans poser de questions. Armé d'une grosse paire de *cojones*, d'intelligence financière et de charme à revendre, j'avais fait gagner des millions de dollars à UBS, ainsi qu'à mes clients, en me servant moi-même grassement au passage.

Maintenant, au fur et à mesure que j'y repensais, je savais que ce n'était pas du tout pour l'argent que j'avais fait tout ça. J'avais vécu la vie d'un personnage de Ian Fleming pour qui tout ce qui comptait était l'excitation, et c'est là une soif qui peut vous faire creuser votre tombe. J'aurais pu m'en tenir à cette vie, mais il s'avéra que j'avais cette chose ennuyeuse qui me démangeait, et qui s'appelle une conscience, et que j'avais fini par découvrir que « la firme » en était totalement dépourvue. Ces salauds d'hypocrites chez UBS, mes boss suisses malfaisants, savaient depuis le début que tout ce que nous faisons était au mépris flagrant de la législation fiscale américaine et que je pouvais me retrouver en prison jusqu'à ce que mes tempes deviennent blanches. Ils avaient tout fait pour me faire courir à ma perte, moi, mes clients et mes collègues, par conséquent, j'ai mis ces mafiosi suisses échec et mat et me suis jeté à l'eau en premier.

Mais il y a eu un hic : je ne suis pas tombé dans les bras qu'il fallait. Le Département de la Justice, autrement dit le ministère de la Justice américain, était censé m'accueillir chaleureusement, me protéger, me *remercier* d'avoir été le premier et le seul banquier suisse, en gestion de patrimoine, à avoir percé l'armure impénétrable du secret et de la corruption suisses, à vouloir s'assurer que l'on arrête de voler le contribuable américain. Mais en lieu et place de cela, le ministère de la Justice avait attrapé d'une main poisseuse le trésor que j'avais mis au jour et, de l'autre, il m'avait mis des menottes aux poignets.

*Les ordures.* Et je suis poli.

J'ouvris les yeux au moment où la colère remontait une nouvelle fois de mes entrailles, mais à ce moment-là, le paysage dehors me fit sortir de moi-même. *Vous n'êtes pas le seul samouraï disgracié aux alentours, Birkenfeld.* Je regardais le pays noir, le pays du charbon, de l'Amérique moyenne, avec ses maisons et ses fermes délabrées, la fumée qui sortait des cheminées craquelées, de vieilles voitures rouillées perchées sur des moellons en béton. Je vis des chevaux, le seul moyen de transport qui reste quand on ne peut pas s'offrir le gaz devenu trop cher, sur des collines balayées par la neige, en train de chercher des lambeaux de verdure. Je savais que cet endroit avait été autrefois le lieu de héros américains, des hommes qui avaient travaillé dans les profondeurs de la terre pour trouver cette pierre noire tant convoitée par leurs compatriotes. Beaucoup étaient morts dans des effondrements de galeries de mines, et ils seraient encore plus nombreux à mourir à cause de leurs poumons délabrés. Et maintenant, ils étaient des parias, maudits par les défenseurs de l'environnement, ignorés des hommes politiques qui avaient tout fait pour avoir leurs voix avant de s'en débarrasser ensuite, en les jetant comme des détritits. Trahis par leur pays, exactement comme moi. Sauf qu'ils ne verraient jamais un chalet suisse ni ne feraient du ski à Zermatt.

Nous passâmes un panneau routier : « Minersville » (« la ville des mineurs »). Il était temps de retrouver un moral de combattant. Sous peu, la partie noble de mon individu appartiendrait au gouvernement des États-Unis, rétribution pour avoir fait sortir la vérité nue du puits. *Merci beaucoup, Oncle Sam.*

Mais j'avais une surprise pour les hommes de main de l'État fédéral ; tout ce clinquant suisse ne comptait pas tant que ça pour moi. J'avais grandi sans lui, et je pouvais vivre tout à fait bien dans les conditions les plus dures. Après tout, j'avais fait l'université Norwich du Vermont, l'une des plus anciennes et des plus dures académies militaires de la nation où chaque jour, nous voyions l'aube se lever en faisant des pompes dans la neige, des marches de quinze à vingt kilomètres sac au dos, avant de faire des exercices militaires sous la houlette de sergents qui aboyaient des ordres sans relâche, d'assister à des heures de cours si complexes qu'on en avait mal au crâne, puis d'étudier comme des fous jusqu'à minuit. Je savais que rien de tel n'arriverait à Schuylkill. Les agents fédéraux ne pouvaient pas traiter les prisonniers comme des cadets entraînés par le Corps des officiers de réserve américains, ce qui était quelque peu ironique, d'ailleurs, parce que cela aurait pu faire baisser le taux de récidive.

Quoi qu'il en soit, j'avais déjà décidé que quelle que soit la tuile qu'ils me feraient tomber sur la tête, j'allais les battre à leur propre jeu. J'avais toujours été un fan inconditionnel de la série télévisée *Papa Schultz*, une comédie sur une bande de prisonniers alliés, pendant la Seconde Guerre mondiale, qui inversaient le rapport de force au détriment de leurs gardiens nazis. Pour résumer, Schuylkill allait être mon « Stalag 13 » et j'allais être le colonel Hogan. *Vas-y, chéri, étonne-moi.*

Je jetais un regard à Doug. C'est un beau mec, bien fait de sa personne, plus beau que moi et que notre autre frère aîné, Dave. Il a les cheveux auburn, au grand complet, et les dents blanches. Doug est un avocat rigoureux et quand sa colère monte, il fait front... et menton, en avançant son gros menton et vise sa cible du laser de ses yeux bleus et froids. À l'instant, sa mâchoire se crispait.

« Tu es en rogne, dis-je.

— Nan, *j'adore* prendre mon petit frère en voiture pour l'amener en prison. Peut-être que l'on pourrait inculper Dave de quelque chose, pour que je puisse l'y emmener, aussi. »

Je ris à cette phrase. À la minute où l'on ne peut plus rire, on est fini.

« Du calme, mec, tout ça passera à la vitesse de l'éclair, tu verras.

— J'ai envie de tuer quelqu'un, dit-il en écumant de rage, quelqu'un comme Kevin Downing. »

Bien sûr que j'étais d'accord avec Doug, avec son envie irréprouvable. Kevin Downing était procureur principal à la division fiscale du Département de la Justice, et aussi l'homme auquel j'avais présenté mon affaire en premier. Je lui avais remis les clés du royaume, tous les secrets des activités bancaires illégales suisses, et il s'était acharné contre moi comme un chien enragé. Doug, avocat à la déontologie impeccable, voyait en Kevin Downing la forme de vie la plus vile des métiers du droit : mesquin, hypocrite, ne pensant qu'à ses intérêts et, fondamentalement, un chieur revancharde.

« Quelqu'un d'autre sur ta liste ? demandai-je.

— Après Downing ? Ouais, Olenicoff. »

Ah oui, Igor Olenicoff. Rien qu'à entendre son nom moi aussi, mon sang n'a fait qu'un tour. Olenicoff était un magnat de l'immobilier en Californie, né en Russie ; multimilliardaire; il avait été mon plus gros client chez UBS. Nous nous étions rencontrés dans l'une de ces marinas où chaque yacht coûte autant qu'un manoir, où tous les équipages ressemblent aux garçons des affiches d'Abercrombie & Fitch et où la maîtresse du propriétaire du yacht fait miroiter ses seins en silicone et ses bracelets en diamants juste en face de l'épouse légitime. J'avais rencontré Olenicoff une autre fois, plus tard, et je l'avais présenté à mon collègue du Liechtenstein, Mario Staggl, magicien dans l'art de faire disparaître de l'argent et les identités.

Olenicoff, c'était vraiment *beaucoup d'argent* ; et pour avoir une poire pour la soif, il voulait en soustraire un gros paquet aux regards indiscrets de l'Internal Revenue Service, la fameuse IRS, c'est-à-dire l'administration fiscale américaine. Mario avait donc créé deux trusts du Liechtenstein avec trois sociétés dormantes danoises sous-jacentes, et fait d'Olenicoff leur bénéficiaire ultime dans la chaîne des participations. Peu de temps après, je fis transférer en Suisse sur plusieurs comptes numérotés d'UBS 200 millions de dollars provenant de ses bénéfices dans l'immobilier aux États-Unis. La seule chose qui révélait l'identité d'Olenicoff comme vrai titulaire du compte était une fiche bristol et son nom de code. Cette fiche était sous clé dans un coffre-fort de notre quartier général de Genève, et les seuls à pouvoir y accéder étaient mon boss Christian Bovay et moi-même. Personne d'autre, chez UBS, ne connaissait l'identité d'Olenicoff.

Techniquement, rien, dans ce montage, n'était illégal, si ce n'est qu'Olenicoff oublia de mentionner sa cachette de cash suisse sur sa déclaration fiscale américaine. J'avais plein de clients américains fortunés chez UBS, et qu'ils remplissent ou non un formulaire W-9, ce n'était pas mon affaire. Mais ne vous méprenez pas, je n'étais pas un enfant de chœur et je savais ce que je faisais. Et UBS continuait à nous faire faire des battues, nous, les « chasseurs », pour traquer et rapporter toujours plus de gens riches avec des espèces sonnantes et trébuchantes ; je mis



donc ma conscience en congé sabbatique et je jouai le jeu. Il a fallu que j'attende de découvrir que mes boss allaient m'abandonner à mon sort pour prendre les devants et les dénoncer.

Puis le Department of Justice, c'est-à-dire le DOJ, me proposa un marché que je ne pouvais pas refuser. « Parmi les gens qui ont des comptes chez vous, donnez-nous les noms des Américains, Birkenfeld. *Tous* les noms, sinon, nous déclencherons les poursuites contre vous *aussi*. » Cela ne me laissait guère le choix. Lorsque sonne l'alerte, on ne vous donne pas l'occasion de choisir qui vous voulez protéger.

À l'époque, Igor Olenicoff était le milliardaire arrogant type, aussi vulgaire qu'on peut l'être ; je n'avais aucun remords à le dénoncer parce que je me figurais qu'il engagerait les meilleurs avocats que l'argent peut acheter et qu'il esquiverait parfaitement les coups. Igor me fit même des confidences, en me disant que dans sa prochaine vie, il souhaitait revenir sur terre en femme au foyer de Newport Beach. Je réagis à ces mots bizarres en lui demandant pourquoi. Il répondit : « Parce que la seule chose qu'elles font est de dépenser l'argent de leur mari. » Un type épatant !

Et j'avais raison là-dessus, mais tort au sujet du Département des odieux juges. Ils n'avaient pas la gratitude dans le sang. Ils accusèrent Olenicoff de fraude fiscale, et moi aussi avec lui, comme complice ! Et pour être parfaitement sûrs que j'aïlle en prison, ils prétendirent que je n'avais donné son nom qu'*après* avoir été inculpé.

C'était foutrement incroyable. Je n'avais pas donné ce nom au DOJ – et il savait pourquoi. Mais j'avais déjà témoigné sous serment, après avoir été cité à comparaître devant le Sénat américain, et détaillé la longue liste de mes négociations et des opérations que j'avais faites avec Olenicoff. Mais à l'audience qui devait statuer sur mon sort, Kevin Downing regarda le juge droit dans les yeux en lui disant que j'avais fait de la rétention d'information en refusant de révéler ce nom-là. Le visage aussi impénétrable que dans une partie de poker et avec la sincérité de Satan, Downing prétendit que je couvrais un riche client en espérant me faire de l'argent plus tard pour avoir été un brave garçon.

*Boum !* fit le marteau du juge. Prison pour Birkenfeld.

Je n'oublierai jamais ce sentiment-là, ni le son du marteau retombant sur l'acajou. C'était ma minute Lee Harvey Oswald. Quelqu'un vient de se faire assassiner, et qu'arrive-t-il ? Le bouc émissaire, *c'est vous*.

Parallèlement, Olenicoff avait passé un marché avec le diable et s'en était tiré avec deux ans de sursis et une amende pour arriérés d'impôts. L'amende s'élevait à 52 millions de dollars, ce qui semble beaucoup, mais était de la

petite monnaie pour lui. Ce n'est pas tout. La suite fut le glaçage empoisonné, et non la cerise, sur le gâteau. Olenicoff fit ensuite un procès à UBS, à moi-même, et à plus de *trente* autres personnes et sociétés, en prétendant que *nous* étions responsables du non-paiement de ses impôts ! En avoir dans le ventre ? Parlons-en. Vous volez l'État pendant des décennies, quelqu'un vous dénonce, et *c'est* après ce type qu'on en a, celui qui va aller en prison pendant que vous retournez à vos orgies au champagne. À ce moment-là, mes frais judiciaires m'avaient lessivé et mes avocats étaient partis. Je serai bientôt en cellule, sans défense, pendant qu'Olenicoff recommencera à faire la fête et m'étrillera au tribunal.

Quel pays, non ? Terre des hommes libres si on a les moyens de payer le prix de la liberté.

Je vais vous citer une anecdote qui pourrait résumer toute l'affaire. Olenicoff avait un fils qu'il chérissait, Andreï, un garçon que j'aimais beaucoup plus que son père. C'était un jeune homme qui avait de la classe, bien fait de sa personne et qui travaillait dur. J'ai même assisté à son mariage à Newport Beach, en Californie, avec une jeune femme douce qui s'appelait Kim. Et puis un jour, Andreï roulait en jeep sur la Route 1 le long de la côte quand, on ne sait pourquoi, les freins ne répondirent plus, et il mourut de ses blessures peu après l'accident. J'éprouvais un choc, et une authentique tristesse. Kim était dévastée, et Igor Olenicoff resta inconsolable pour toujours.

Je dirais que la vraie morale de cette histoire est que peu importe l'argent que l'on a, contre la mort, on ne peut rien faire, quelle que soit son intelligence. Comme le dit le vieux dicton, on n'est jamais sûr de rien, sauf de la mort et des impôts, et ironie du sort, Igor avait dû prendre sa part des deux, et une grande part.

Je portai à nouveau mon attention vers Doug, qui avait maintenant un sourire narquois aux lèvres. Je devinais qu'il devait lui aussi être en train de penser aux tours que le destin avait joués à Olenicoff.

C'est ça, nous, les garçons Birkenfeld ; nous sommes une gerbe d'herbes rugueuses, livrant une lutte féroce à l'adversaire, des combattants par nature. Notre papa est un neurochirurgien connu, et nous, ses fils, avons tous trois grandi en jouant au hockey et au football et en faisant des petits boulots immédiatement après avoir appris à marcher. Nous étions à l'aise, mais jamais gâtés. Notre nom veut dire « verger de poires » en allemand. C'était nous, grands et durs, pliant parfois sous le vent mais sans jamais rompre. Si on veut nous faucher, il vaut mieux arriver avec quelque chose de plus imposant qu'un couteau à beurre.

Nous prîmes un virage en pleine tempête, descendîmes une longue route étroite comme un torrent, et approchâmes de Schuylkill (prononcé « school-kill », comme « tue-école » en anglais, ce qui donne l'impression qu'on n'y apprendra foutrement rien). Cet endroit sortait du néant, était entouré de forêts et d'un terrain vague de la taille de dix stades de football. L'entrée principale était un rectangle bas en béton, avec des vitres en verre fumé et des rangées de fil barbelé qui serpentaient le long du toit. Un drapeau américain fouetté par le vent, les poulies de ses câbles battant les flancs du mât. J'avais l'estomac serré. *C'est l'heure de payer l'addition.*

Dehors, dans la rue, je vis un groupe de camions de télévision et une rangée de voitures de journalistes au bord de la route. Des équipes de cameramen et des reporters du monde entier s'agitaient dans leurs vestes molletonnées, en battant des bras dans le froid. Quand ils virent notre voiture, ils jetèrent leur gobelet de café et allumèrent leurs lampes et leurs microphones. Ils étaient là parce qu'ils avaient été rencardés, par moi. J'étais déterminé à tenir une conférence de presse pour dire au gouvernement américain tout le bien que je pensais de ses mensonges à la con au moment où il me mettait derrière les barreaux.

Si vous n'avez pas encore saisi ce que je suis en substance, alors voilà : si, comme le disait Mark Twain, quand on a un marteau, on cherche des clous, alors je suis le marteau qui cherche des clous.

« Nous y voilà », dit Doug en se garant en bout de file. Je sortis en levant les yeux pour voir le ciel, avec la neige qui tombait à gros flocons, mon dernier regard au monde libre avant qu'on m'en extirpe pour trois ans. J'étais habillé comme un mec normal, avec une chemise de bûcheron en flanelle, une veste de ski rouge et une casquette de base-ball noire. Je m'efforçai d'arborer un visage aimable.

Le seul avocat encore à mes côtés était Stephen Kohn, et il ne se faisait pas payer. Homme de petite stature aux cheveux gris et drus, portant des lunettes, et affichant toujours un sourire optimiste, il était d'une intelligence rare et était aussi tenace qu'un pit-bull. Il était aussi directeur juridique du National Whistleblower Center, le Centre national des lanceurs d'alerte à Washington D.C. Steve était convaincu que le gouvernement me devait une belle récompense, et il avait bien intention de l'obtenir, quitte à y laisser la vie. J'aimais l'homme, mais je pensais que c'était un rêveur. Je lui fis signe de la tête au moment d'entamer cette dernière longue marche, avec Doug pour escorte.

Les reporters se massèrent tout autour et je vis deux gardiens de prison en parka noire, avec des pistolets et des matraques en bandoulière, en train de piétiner à l'entrée principale. L'un d'entre eux faisait des signes de ses mains gantées, pris de panique.

« Vous ne pouvez pas faire de conférence de presse ici ! s'écria-t-il. C'est une propriété privée ! »

Je lui montrai la route du doigt en lui donnant une bonne dose de mon accent de Nouvelle-Angleterre. « Cette route appartient au peuple américain, pas à vous. C'est une propriété *fédérale*. Allez-vous me refuser d'exercer les droits qui me sont conférés par le premier amendement ? »

Les gardiens se parlèrent à voix basse, firent entendre quelques jurons, puis se replièrent. Une petite femme qui était reporter leva les yeux vers moi et me colla son microphone au visage.

« Monsieur Birkenfeld, vous êtes ici pour vous rendre aux autorités fédérales pour complicité dans une affaire d'entente illégale de fraude fiscale », dit-elle en posant pour son cameraman. « Avez-vous quelque chose à dire ? »

Je fis de mon mieux pour prendre la pose de Clint Eastwood.

« J'aimerais dire combien je suis fier d'avoir eu assez de courage pour me porter volontaire pour faire ce que j'ai fait, et exposer à la vue de tous la plus grande fraude fiscale du monde. » Les reporters faisaient marcher leurs appareils enregistreurs et prenaient des notes en griffonnant. « Et voilà ce que je reçois » – je désignais la prison du menton. « Une inculpation du ministère de la Justice. » Puis je me mis à les regarder tous en les fixant de mon regard d'acier, le plus métallique possible. « Vous pouvez en tirer vous-mêmes les conclusions qui s'imposent. »

Une salve de questions jaillit de la foule, mais j'avais déjà tiré mon coup de semonce sur le gouvernement. Steve passa devant moi et laissa libre cours à ses émotions, à l'état brut.

« Prendre un lanceur d'alerte pour le mettre en prison, alors que c'est à lui qu'on doit le plus grand remboursement de l'histoire au contribuable américain ? C'est une parodie de justice ! Une *erreur judiciaire* ! C'est une *farce* ! »

Sur ce, je donnai une tape sur l'épaule de Steve, serrai la main de mon frère, quittai la foule et montai à pied les dalles de béton jusqu'à l'entrée. Les deux gardiens me mirent les bras dans le dos et me passèrent les menottes. *Clic clac !*

Ils me firent entrer puis claquèrent les portes. Le brouhaha des reporters au-dehors s'éteignit ; aucun son, à part la neige qui fondait en frappant mes chaussures. Nous passâmes par une aire de réception aux murs peints en blanc, avec des portraits de gardes joufflus. Le sol en linoléum sentait le gymnase scolaire, et il se trouve que j'aime cette odeur. Au bout de cette salle, une femme blonde, corpulente, était assise à un bureau surélevé, avec une mine à peu près aussi réjouie que le magicien d'Oz. Elle savait déjà qui j'étais, mais je me mis au garde-à-vous quand même.

« Birkenfeld, Bradley C. », dis-je pour renseigner mon identité.

Elle goûtait peu mon côté sarcastique. « Mon-sieu-heu-heu, avez-vous quoi que ce soit sur vous ? »

J'ôtai ma montre, une Audemars Piguet Royal Oak Offshore T3, le même modèle que portait Arnold Schwarzenegger dans *Terminator 3*.

« Juste ceci », dis-je en la lui remettant. « Ne la perdez pas, elle vaut trente-cinq mille balles. »

Elle me regarda en clignant des yeux, l'attrapa comme s'il s'agissait d'un cobra en train de siffler et la glissa dans une enveloppe renforcée.

Les gardes m'amènèrent au « Traitement », une salle vide avec des casiers en métal qui puait la chaussette sale. Ils me mirent face au mur et prirent ma photographie de prisonnier. Je fis un sourire en voyant passer le flash de la caméra.

« Pourquoi diable souriez-vous ? me toisa l'un d'eux d'un air moqueur.

— Parce que je suis ici pour m'amuser ».

Les gardes se raidirent et se lancèrent un regard. L'un d'eux pointa son doigt vers mes pieds.

« Où est votre bracelet électronique ?

— Je l'ai sectionné la nuit dernière avec un couteau. Je l'ai rendu à la liberté conditionnelle. »

Après cela, ils m'enlevèrent les menottes en me regardant comme un couple de chatons coincés dans une cage avec un chacal quand je me mis à me déshabiller pour leur remettre mes vêtements.

Quelques minutes après, je portais un slip kangourou, un T-shirt gris, un uniforme de prisonnier vert kaki et des bottes de travail à lacets. La tenue ne m'impressionnait pas ; j'avais fait des recherches. Je savais que j'étais censé aller dans le quartier de basse sécurité, quelque chose qui ressemblait à un baraquement militaire où les délinquants en col blanc faisaient leur temps.

Un médecin en blouse de laboratoire entra, vérifia ma pression sanguine et me déclara apte à porter des liens. Les gardes me menottèrent à nouveau et me firent rebrousser chemin jusqu'à ce que je me retrouve devant Miss Visage Réjouï. Elle donnait des coups de tampon sur des formulaires.

« Bon, où est le dortoir ? lui demandai-je. L'idée de manquer le déjeuner ne me plaît pas du tout. »

Elle me dévisagea avec insistance en me regardant par-dessus ses lunettes. « Vous n'y allez pas aujourd'hui, monsieur Birkenfeld.

— Ah ? Où vais-je aller ?

— À l'isolement. » Elle désigna du doigt le plafond : « Ordres d'en haut. »

J'avais pigé. Le taulier était probablement furieux de voir que j'avais transformé sa prison en scène de spectacle public. Il avait donc décidé de me mettre au mitard.

Mais je savais que si je demandais pour combien de temps, ce serait pris pour de la peur, et je me contentai donc de lui faire mon grand sourire Birkenfeld.

« Ça marche pour moi, dis-je, j'aime bien passer du temps seul, en tête à tête avec moi-même. »

L'un des gardes m'agrippa par le coude et me fit passer par une porte à fermeture automatique. J'entendis l'autre murmurer quelque chose à Miss Visage Réjoui : « La première fois que j'entends ça. »

C'était un long couloir silencieux qui se terminait par une lourde porte, munie d'une fenêtre blindée pour résister aux balles et d'une serrure aux dimensions monstrueuses. Le gardien la tira pour l'ouvrir, me retira les menottes, me jeta à l'intérieur et claqua la porte. Je me tournai vers la fenêtre au moment où il faisait tourner la clé dans la serrure, lui fis un signe de la main et lui dis : « Je vous souhaite un bon week-end. »

Je le vis sourciller un peu avant de s'éloigner d'un pas rapide.

Il y a longtemps, bien longtemps, avant de me tourner vers les affaires et le métier de banquier, j'avais appris quelque chose d'important. Et je l'avais appris sur la glace, en jouant au hockey au lycée, dans le Massachusetts. D'emblée, faites savoir aux gens qui vous êtes : un gars qui a l'air aimable, mais qui est totalement imprévisible. Regardez-les de haut, en leur faisant ce sourire de léopard qui ne se reflète pas dans vos yeux, et ils sauront qu'il ne faut pas essayer de jouer au plus fin avec vous.

Évidemment, vous pouvez me jeter en prison. Vous pouvez feindre d'incarner la loi du pays, d'être le protecteur du peuple, de faire ce qui est bien et ce qui est vrai. Vous pouvez m'inviter à venir avec tous mes secrets, que je vous donne de mon plein gré, en risquant toute ma carrière, sans parler de ma vie. Puis vous pouvez me trahir, me dire que je suis un salaud pendant que vous passez des accords, qui sont autant de dessous-de-table, avec les animaux qui sont au sommet de la chaîne alimentaire et que vous laissez les vrais requins s'échapper. Allez-y, mettez-moi au mitard et jetez la clef.

Mais souvenez-vous toujours d'une chose, les gars. Un jour ou l'autre, je serai dehors.

Et vous devrez *payer*.